

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le testament d'un artiste

La Conférence inachevée. Le Pas de Gamelin et autres récits de Jacques Ferron, préface de Pierre Vadeboncoeur, Montréal, VLB éditeur, 1987, 240, 14,95\$.

Yolande Grisé

Number 47, Fall 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grisé, Y. (1987). Review of [Le testament d'un artiste / *La Conférence inachevée. Le Pas de Gamelin et autres récits* de Jacques Ferron, préface de Pierre Vadeboncoeur, Montréal, VLB éditeur, 1987, 240, 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (47), 35–36.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Yolande Grisé

LE TESTAMENT D'UN ARTISTE

La Conférence inachevée. Le Pas de Gamelin et autres récits de Jacques Ferron, préface de Pierre Vadeboncoeur, Montréal, VLB éditeur, 1987, 240, 14,95\$.

À l'époque de sa mort, survenue le 22 avril 1985, Jacques Ferron était à travailler sur des textes «réunis en 1982» (p. 225). L'édition de ce manuscrit inachevé (?), entreprise par Pierre Cantin, bibliographe et spécialiste de l'oeuvre ferronienne, Marie Ferron et Paul Lewis, est parue l'été dernier chez VLB éditeur, sous l'un des titres inscrits par l'auteur lui-même sur la première page de son manuscrit (p. 225): *La Conférence inachevée*. Cette seconde publication posthume de Ferron vient s'ajouter au recueil¹ des 197 lettres ouvertes adressées aux journaux de 1948 à 1982, colligées et annotées par la même équipe, peu de temps après la mort de l'auteur.

Dans une préface au ton grave et réservé, en parfaite harmonie avec les exigences de ses récents *Essais inactuels*², dont elle aurait pu constituer un bref chapitre, Pierre Vadeboncoeur — qu'un diagnostic de l'espiègle docteur déterminait dans ses *Historiettes* comme «un politique que rien ne disposait aux arts, un homme presque pathétique par le sérieux et intègre, cela va de soi³» — présente un portrait de l'homme, de l'auteur et de l'artiste Ferron, qui dégage une impression de solennité. Image qui n'est pas sans évoquer la majesté antique de ces masques funéraires, de noblesse toute patricienne, où les traits personnels du défunt se fondaient dans l'expression hiératique de la lignée (ici celle des auteurs tragiques), assurant par là au sujet ainsi honoré la seule forme d'immortalité qui tienne de ce côté-ci du monde: le souvenir dans la mémoire des survivants.

Cet éloge grandiose, sans démesure, range définitivement Ferron, polygraphe prolifique qui continuait à se considérer volontiers comme un «écri-

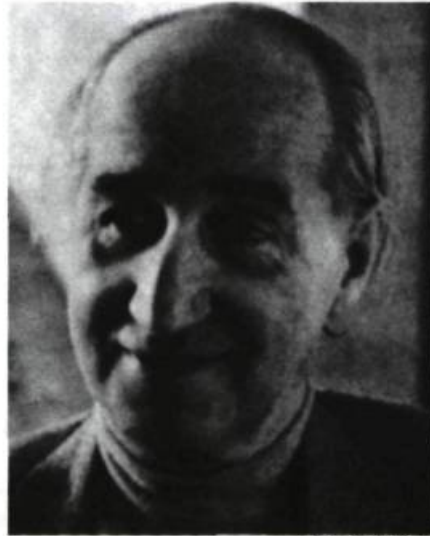


Photo: Kéro

Jacques Ferron

vain mineur utile⁴», en dépit des nombreux et prestigieux prix littéraires qui lui ont été accordés (prix du Gouverneur-général en 1963, prix France-Amérique et prix Duvernay en 1973, prix David en 1977), alors qu'il était au faite du panthéon des figures majeures de la littérature québécoise contemporaine. On sait que, depuis la parution de son premier texte en 1949, une pièce de théâtre intitulée *L'Ogre*⁵, Ferron aura publié une trentaine d'ouvrages de création littéraire de genre variés: théâtre, contes, romans, essais. De 1951 à 1982, sa fidèle collaboration au journal bimensuel *L'Information médicale et paramédicale* (devenu *Le Courrier médical*) lui aura permis d'affûter sa plume en toute liberté dans près de mille petits textes publiés sous la rubrique «Historiette».

Disons tout de suite qu'il eût été souhaitable que l'édition de cet ouvrage posthume poussât le respect de la mémoire de l'écrivain jusqu'à introduire plus substantiellement qu'il ne l'a été fait dans un trop bref paragraphe, rejeté en fin de volume, ce recueil de seize textes parus antérieurement, pour la plupart,

dans des revues ou dans *L'Information médicale et paramédicale*. Car si l'on peut apprécier le soin apporté, pour éclairer la lecture de ces récits, dans l'ajout de notes aussi indispensables que la signification du sigle «F.L.Q.»: *Le Front de libération du Québec* (p. 228) (1), on ne manque pas de s'étonner, par ailleurs, qu'il ne soit soufflé mot du travail d'édition accompli sur le texte du manuscrit. Pareille information eut pourtant été bénéfique à tous les lecteurs, profanes, amateurs et spécialistes, de l'oeuvre ferronienne.

Parmi les autres titres retenus par Ferron sur la première page du manuscrit figurait *Le Pas de Gamelin*, conservé ici en sous-titre. Cet intitulé se rapporte au plus long (74 pages) des récits qui composent le recueil, dont bon nombre ne comptent que quelques pages. Originellement consacré à «la folie et ses cantons», ce texte, important à tous égards, occupe, comme il se devait, la première place dans le groupe. Issu de tribulations d'écriture largement détaillées par les éditeurs, ce texte ultime s'avère percutant malgré quelques répétitions à porter peut-être au compte du travail interrompu. Quoi qu'il en soit, ses propos s'inspirent, en fait, des souvenirs personnels conservés par le docteur Ferron de son passage dans deux hôpitaux psychiatriques de la région montréalaise, à titre d'omnipraticien, soit au Mont-Providence (Hôpital Rivière-des-Prairies), de mai 1966 à novembre 1967, et à Saint-Jean-de-Dieu (Hôpital Louis-Hippolyte-Lafontaine), pendant seize mois, en 1970-1971.

Ces pages sont un témoignage incisif de la révolution, dite psychiatrique, amorcée dès 1968 au Mont-Providence et qui s'acheva peu après le passage de Ferron à Saint-Jean-de-Dieu (p. 23-24). L'expérience acquise par le médecin dans ces hauts lieux d'enfermement fut capitale pour l'écrivain dont les textes, pu-

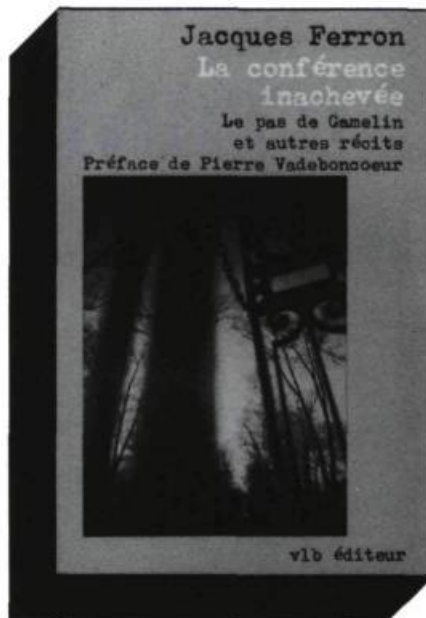
bliés après ces années⁶, ont été de plus en plus marqués par les problèmes de la folie, de la solitude et de la mort.

Gamelin est l'un des trois noms de Saint-Jean-de-Dieu: il « désignait la municipalité que l'asile formait à lui seul » tandis que Longue Pointe « indiquait son emplacement sur l'île de Montréal » (p. 21). Dans ce récit nourri de références autobiographiques qui donnent lieu à des considérations abruptes et pénétrantes sur le corps médical et l'administration de la démence, Ferron jette un regard effroyablement lucide sur la misère de l'aliénation totale livrée à une médecine qui, « avec la foi féroce des inquisiteurs », refuse de voir la folie lui échapper:

Qu'on l'exerce ou qu'on la subisse, on se méprend sur la médecine. Elle a perdu son caractère religieux et ne tire pas son principe de la vie, mais de la lésion cadavérique. C'est toujours de la mort qu'elle revient à l'épouvante et de son inévitable échec qu'elle entend la prévenir comme gardienne de la santé, ce salut illusoire, en tout cas très provisoire. Ainsi a-t-elle établi son pouvoir, y veillant avec un soin jaloux et cherchant à l'étendre, quitte à réduire à des perturbations biochimiques, à des crises convulsives et, pour finir, à une lésion organique, confirmée à l'autopsie, comme les autres maladies. Or, ces perturbations, ces crises, les psychiatres à l'oeuvre dans l'ici-bas de l'asile les suscitaient par des médications énormes et les électrochocs, tandis que dans leur très-haut les demi-dieux complétaient le travestissement en s'essayant à la psychochirurgie dont les opérations mutilantes sanctionnaient d'une lésion, désormais définitive, leur pouvoir. Telle était la tentative de la médecine pour récupérer la folie en la reproduisant par artifice, au mépris de toute humanité. (p. 25-26)

En revanche, outre la découverte ahurissante de cette déshumanisation de la médecine et de la dislocation de la sagesse élémentaire sous les prétentions matérialistes de la raison scientifique qui s'entête à vouloir guérir la folie plutôt qu'à la domestiquer, cette sorte de descente quotidienne aux enfers que constituait pour Ferron le franchissement du seuil de Gamelin lui apporta une révélation inattendue sur lui-même. Une satisfaction inédite tirée de l'autorité équivoque exercée par le médecin dans ce lieu particulier d'internement qu'est un asile doublé d'une prison:

À vrai dire, je ne me comprenais plus. [...] Au libertaire, un tyran avait-il succédé? Ou bien ne continuait-il pas sa lutte contre l'autorité par celle qui lui était échue pour quelque temps? (p. 29)



Cette seconde raison mérite notre attention quand on considère ce récit, qui aura donné tant de mal à son auteur, dans la suite logique de l'aboutissement d'une oeuvre dont l'écriture, comme l'exprime si justement la préface de Vadeboncoeur, « nous entretient d'autre chose » (p. 13). Ce nationaliste polémiste engagé que fut Ferron jusqu'au tournant de la crise d'octobre 1970, avant d'abandonner peu à peu l'action à d'autres, par mesure de rendement politique, en s'éclipsant de la scène publique après s'être rallié au Mouvement souveraineté association, pouvait-il, en réalité, reporter le combat de l'affranchissement sur le terrain miné de l'aliénation mentale?

Dans le contexte politique global de l'heure, il aurait été difficile d'imaginer un comportement plus prémonitoire que la démarche personnelle entreprise alors par cet apôtre irréductible de la liberté supérieure, ce partisan incorrigible de la dérision du pouvoir, ce visionnaire non conformiste à l'intuition divinatrice. En effet, entre les murs de la principauté maudite, frôlant inexorablement les bords du trou noir de l'identité perdue (p. 27), l'écrivain Ferron n'aura-t-il pas entrevu, avec douleur et épouvante, le sort du « pays incertain », vision qui devait l'entraîner dans « cet état de survivance désolée » qu'on lui a reconnu? *Sornettes et contes du pays perdu* était aussi l'un des titres retenus sur la première page de son dernier manuscrit (p. 225); « L'Alias du non et du néant », affichait déjà le titre de l'article qu'il signait dans *Le Devoir* du 19 avril 1980⁸.

Au terme de la longue marche de l'homme entreprise dans la nuit, on pourrait croire le désespoir de Ferron exacerbé quand on lit cette fois dans le récit de la fin, « Les Deux lys », les dernières phrases de son dernier entretien avec Dieu:

Seigneur qu'advientra-t-il de cette journée? Donnera-t-elle lieu à ton apothéose ou à l'espace livide du temps noir coagulé sur une croix dérisoire? Aurais-je vécu inutilement dans l'obsession d'un pays perdu? Alors, Seigneur, je te le dis: que le Diable m'emporte. (p. 222)

Mais, dans ce bref texte qui clôt à jamais le grand rêve de l'artiste, l'écrivain nous lègue au cours d'une méditation bouleversante, qui résume la qualité de son âme, une image gratuite, épanouissement sublime d'une sensibilité unique dans notre littérature: une plante rare, qui a crû sous des doigts de femme, un lys blanc miraculeux. Symbole royal du renouveau, de la prospérité de la race, le lys n'est-il pas aussi, selon la tradition biblique, symbole de « l'abandon mystique à la grâce de Dieu »⁹?

Rien ne saurait donc être inexorablement perdu. C'est dans le temps que l'oeuvre accomplit sa promesse. □

Notes

1. Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur, 1985, 592 p.
2. Pierre Vadeboncoeur, *Essais inactuels*, Montréal, Boréal, 1987, 200 p.
3. Jacques Ferron, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p. 179.
4. Propos recueillis par Yves Taschereau, « Jacques Ferron et le pays incertain », *Québec français*, n° 15 (juin 1974), p. 19.
5. *L'Ogre*, [Montréal], Les Cahiers de la file indienne, [1949?], 83 p.
6. Par exemple: *Du fond de mon arrière-cuisine* (1973), *Escarmouches. La Longue passe* (1975), *Gaspé-Mattempa* (1980), *Rosaire précédé de L'Exécution de Maski* (1981).
7. Pierre Cantin, « Jacques Ferron, ou... La Survie désolée... », *Le Droit*, 1^{er} juin 1985, p. 40.
8. Jacques Ferron, « L'Écrivain et le politique. L'Alias du non et du néant », *Le Devoir*, 19 avril 1980, p. 21.
9. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 578 (collection « Bouquins »).